

FRANÇOISE GIROUD

Histoire d'une femme libre

récit

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

FRANÇOISE GIROUD VOUS PRÉSENTE LE TOUT-PARIS, coll. « L'air du temps », 1952 (nouvelle édition augmentée d'une préface de Roger Grenier, 2013).
NOUVEAUX PORTRAITS, coll. « L'air du temps », 1954.
LA NOUVELLE VAGUE. PORTRAITS DE LA JEUNESSE, coll. « L'air du temps », 1958.
PORTRAITS SANS RETOUCHE, « Folio » n° 3486, 2001.
HISTOIRE D'UNE FEMME LIBRE, 2013.

Aux Éditions Fayard

LA COMÉDIE DU POUVOIR, 1977 ; LGF/Le Livre de Poche, 1979.
UNE FEMME HONORABLE, MARIE CURIE, 1981 ; LGF/Le Livre de Poche, 1982.
LEÇONS PARTICULIÈRES, 1990 ; LGF/Le Livre de Poche, 1992.
ARTHUR OU LE BONHEUR DE VIVRE, 1997.
LES FRANÇAISES, 1999.
LA RUMEUR DU MONDE, JOURNAL 1997 et 1998, 1999.
HISTOIRES (PRESQUE) VRAIES, 2000.
C'EST ARRIVÉ HIER, 2000.
ON NE PEUT PAS ÊTRE HEUREUX TOUT LE TEMPS, 2001.
LOU : HISTOIRE D'UNE FEMME LIBRE, 2002 ; LGF, 2008.
DEMAIN, DÉJÀ, JOURNAL 2002-2003, 2003 ; LGF, 2005.
LES TACHES DU LÉOPARD, 2003.

Aux Éditions Plon-Fayard

CŒUR DE TIGRE, 1995 ; Pocket, 1997.
COSIMA LA SUBLIME, 1996 ; Pocket, 1998.

Aux Éditions du Seuil

LE JOURNAL D'UNE PARISIENNE, 1994 ; coll. « Points », 1995.

Suite des œuvres de Françoise Giroud en fin de volume

HISTOIRE D'UNE FEMME LIBRE

FRANÇOISE GIROUD

HISTOIRE
D'UNE FEMME LIBRE

récit

*Édition établie
par Alix de Saint-André*

nrf

GALLIMARD

Caroline Eliacheff, l'ayant-droit de Françoise Giroud, et Alix de Saint-André
versent leurs droits d'auteur au « Fonds de dotation Françoise Giroud ».
www.prixfrancoisegiroud.com

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Préface

En cet été 1960, Françoise Giroud vient de subir le plus grand échec de son existence : sa mort. De nombreux verrous bloquant la porte de sa chambre, une dose plus que létale de poison avalée, le téléphone débranché, elle avait tout prévu afin que la nuit du 11 mai soit vraiment sa dernière... Sauf que deux solides gaillards iraient jusqu'à défoncer une cloison dans le mur pour l'arracher à un coma déjà profond. Furibarde, après avoir essayé de recommencer à l'hôpital avec des couverts mal adaptés, détestant l'amateurisme autant que le ridicule, elle doit se résoudre à accepter sa défaite. Il lui faut vivre.

Plaquée par Jean-Jacques Servan-Schreiber, la passion de sa vie, et virée de *L'Express*, ce journal de combat qu'ils avaient fondé ensemble, en brave petit soldat, elle repart pour la guerre avec la seule arme dont elle dispose : sa machine à écrire.

Seule, au soleil de la Méditerranée, dans un état épouvantable, convalescente et ravagée, elle s'arrache un texte qu'elle qualifiera, quarante ans après, de « hurlant » et « sauvage », ajoutant : « J'ai eu conscience qu'il ne fallait pas publier cela, qu'il ne faut pas toujours rendre public ce qu'on écrit... » Elle ne changea pas d'avis.

Dans ses livres ultérieurs, revenant sur cet épisode, elle expliqua son suicide par sa rupture, une « séparation intolérable », et cette rupture par le désir de Jean-Jacques d'avoir des enfants. Sa première femme, Madeleine, étant stérile, et une méchante opération empêchant Françoise de lui donner d'autre progéniture que cet enfant de papier, il l'avait quittée pour épouser une jeune fille, Sabine. Et comme, un an plus tard, Jean-Jacques avait rendu à Françoise sinon son amour, du moins la garde de leur petit en la réinstallant à la tête de *L'Express*, l'affaire semblait classée.

Quant au texte « sauvage » de l'été 1960, avait-il seulement existé ? Sa fille, Caroline Eliacheff, se revoit à Capri, où elles avaient atterri toutes les deux au mois d'août, en hélicoptère, dans un hôtel chic, avec Françoise, toujours arrimée à sa machine. Âgée de treize ans, elle l'avait lu en cachette...

Florence Malraux, en revanche, était une lectrice tout à fait officielle. Françoise gardait une totale confiance dans le jugement critique de sa collaboratrice partie travailler dans le cinéma, et l'avait invitée dans sa maison de Gambais, à soixante kilomètres de Paris, où elle s'était réfugiée ensuite avec sa sœur, pour solliciter son avis. Elle ne fut pas déçue du voyage : Florence trouva le texte impubliable et le lui dit franchement. Françoise accepta son verdict sans protester, et leurs excellentes relations n'en furent pas affectées — tout comme elle conserva intacte son amitié au regretté François Erval, futur éditeur, arrivé, paraît-il, aux mêmes conclusions... Sur le fond de l'histoire, les souvenirs de Florence sont aussi flous que ceux de Caroline, mais sur la forme, elle reste formelle : le texte était mauvais. Sans qualités esthétiques, gênant, indiscret...

Ce manuscrit, inédit jusqu'à la mort de Françoise Giroud, le 19 janvier 2003, fut ensuite considéré comme disparu dans la grande lessive de ses archives. Et l'on était presque soulagé de lire, sous la plume de sa dernière biographe, Laure Adler, qu'il n'en restait pas trace. Pourquoi pleurerait-on, en effet, la disparition d'une œuvre à la fois inintelligible et ratée ? Même si ces critères ne sont pas forcément rédhibitoires de nos jours...

La légende voulant que Françoise ait détruit ses documents personnels est d'autant plus solide qu'elle y a contribué... Dans son journal du vendredi 28 juin 1996, elle se décrit ainsi en train de trier ses papiers : « Il y en a tant et tant, accumulés depuis des années, que je suis d'abord découragée. Mais je ne veux pas qu'après moi un biographe fureteur puisse tomber sur ces dizaines de lettres, ces monceaux de dossiers et en faire son miel... Alors je jette. Des cartons entiers y passent, des lettres qui m'ont été précieuses parce qu'elles disaient l'amitié, parfois l'amour... Mais on ne retient pas la vie qui s'en va. Un classeur plein me nargue. Vais-je m'attaquer à lui ? J'indique seulement à Caroline que ce qu'il contient est à détruire. J'ai confiance en elle. Je sais qu'elle le fera. » À la fin, elle conclut : « Le passé est balayé, je me sens plus légère. »

Or, cinq ans plus tard, le 8 juin 2001, cinq cartons de livres et dix-neuf boîtes d'archives portaient pour l'IMEC... Dans *Profession journaliste*, un livre d'entretiens menés ce printemps-là, Françoise explique à Martine de Rabaudy que le passé l'encombre et qu'elle vient de s'en débarrasser en confiant ses archives, textes et photos, à un organisme en charge de les classer et de les conserver : « Vous n'imaginez pas mon soulagement lorsque j'ai vu tous ces cartons quitter définitivement mon appartement ! » Après sa mort, sa

filles, Caroline, ajouta à ce legs le peu qui était resté au domicile de Françoise, soit ses livres et la collection complète de *L'Express* jusqu'en 1972, à l'exception d'un seul dossier qu'elle a gardé chez elle.

Aujourd'hui, il suffit de jeter un œil sur l'inventaire de ces archives, gros volume de deux cent cinquante pages, pour constater que, question balayage du passé, Françoise n'était pas la reine du ménage ! Sans doute y en avait-il davantage à l'origine, mais les quelques vingt-cinq boîtes qu'elle a laissées contiennent une correspondance privée et familiale, dont les lettres d'Algérie de Jean-Jacques déposées dès le début, des journaux intimes, des cheveux de sa mère, des carnets de son père, des palanquées de photos de sa famille ottomane et d'amis, sans compter, évidemment, les œuvres publiées...

Après les horreurs d'une première biographie, qui défigurait Françoise, et les erreurs de la deuxième, je décidai de partir à la recherche de ma vieille amie disparue, et d'aller farfouiller dans ces papiers qu'elle avait laissés à notre disposition. Avec la bénédiction de sa fille, Caroline.

L'abbaye d'Ardenne, qui abrite les archives de l'IMEC, est un curieux mélange de Moyen Âge et de modernité. Dans la banlieue de Caen, à côté du crématorium, elle forme un ensemble de bâtiments conventuels disparates, bombardés et restaurés, dont une église gothique aménagée en bibliothèque grâce au génie des architectes contemporains qui aiment percher les livres sur des cimes éclairées. Néanmoins, leur conservation exigeant, au contraire, comme celle du vin, ombre et humidité, on a creusé à côté une cave pour abriter archives et archivistes dans une espèce de bunker semi-circulaire en forme de tuyau.

Stéphanie Lamache, chargée de traiter les cartons de Françoise après le pré-inventaire de 2002, a passé neuf mois à ouvrir des boîtes, à lire des documents, et à les trier pour aboutir à un classement structuré permettant de rendre compte de l'œuvre. N'étant pas biographe, elle a introduit, sans complexe, dans la section *Françoise Giroud, auteur écrivain*, entre récits, romans, nouvelles, théâtre, scénarios, essais, conférences, entretiens, œuvre musicale ou journal intime, une rubrique « autobiographie », où figure ce titre : *Histoire d'une femme libre*. Quid ?

Dans sa présentation du fonds, qui commence par « Après avoir été tour à tour chanssonnière, scénariste et dialoguiste, la toute jeune Françoise Giroud fit son entrée dans le monde de la presse », vision fondée à partir de l'œuvre et non de la vie, et où ce « chanssonnière » est ravissant, elle signale l'existence de cet « inédit au titre évocateur » de 1960. Ce qui correspond, à la page 6 du catalogue, à trois dossiers dont la date attribuée est 1960, et plus précisément : juillet 1960-septembre 1960. Nous y voilà ! Ce fameux inédit n'avait pas disparu ! Il existe même sous deux versions, et une troisième, qui est une photocopie de la deuxième, reliée...

Pourquoi Laure Adler ne l'a-t-elle pas vu ? Mystère. Sans doute l'éternel principe de la lettre volée... Tous les amateurs de romans policiers le savent : rien de mieux caché que ce qu'on a sous le nez. Reste à savoir ce que cela vaut... Mais ne serait-ce que d'un point de vue documentaire sur l'état d'esprit de Françoise et la véritable histoire de son suicide, son intérêt saute aux yeux.

Chaque dossier doit être remis dans l'ordre où on l'a trouvé. Mystérieusement, la chemise *Histoire d'une femme libre I* commence par le feuillet 45 où apparaît l'expression « lettres anonymes »... Suivie de l'exergue sur le tremble-

ment de terre au Chili, et du premier chapitre : « Je suis une femme libre. J'ai été, donc je sais être une femme heureuse. Qu'y a-t-il de plus rare au monde ? » Pas mauvais du tout, à ce qu'il me semble, parce que les lois régissant les archives en France, interdisant la photocopie intégrale des documents, transforment le lecteur avec son ordinateur en moine copiste aussi moyenâgeux que le décor ; l'épuisante fidélité à cette tâche ingrate reporte la bonne intelligence du texte à plus tard...

De ce premier chapitre, on saute sans transition à un récit intime, précédant son suicide, où Françoise a rebaptisé Jean-Jacques : Blaise. Les feuillets ne sont pas toujours forcément dans l'ordre, mais il y est question de la mort de sa mère, de la psychanalyse de Jean-Jacques et d'avortement qui donnent un tout autre éclairage, bouleversant, révélateur d'une vraie dépression, mais impubliable, effectivement, à l'époque... Sûrement d'une crudité gênante pour Florence Malraux, si c'est cela qu'elle avait lu.

Dans *Histoire d'une femme libre II*, l'orchestration est faite. Françoise y raconte sa vie, après le même premier chapitre, mais centrée autour d'une vilénie, pas explicitée, dont on va l'accuser à tort, comme la directrice de la pension l'avait accusée dans sa jeunesse d'avoir fait le mur, la sachant innocente, simplement parce qu'elle était pauvre, et donc punissable, contrairement à la riche élève coupable... Tous les lieux et les personnages y sont sous leur vrai nom, à part Jean-Jacques Servan-Schreiber qu'elle a divisé en deux personnages : le sien, sous son nom, directeur de *L'Express*, et Blaise, son amour. Normal que Caroline ait trouvé ça bizarre. Elle a dû soupçonner sa mère d'avoir mené une double vie avec l'homme invisible...

Une lettre de Charles Gombault, ami et directeur de la

rédaction de *France-Soir*, du 14 octobre 1960, liée au dossier, explique à Françoise pourquoi il trouve ce manuscrit impubliable : l'artifice ne tient pas, rendant certains passages incohérents, dont son départ de *L'Express* que tout le monde attribue à sa rupture ; ses réserves contre son journal seraient mal prises à un moment où il est encore en danger, et ce récit, trop intime, ressemble plus à une psychanalyse qu'au reportage ou à l'autobiographie qu'il prétend être.

Toutes ces raisons n'ont plus lieu d'exister aujourd'hui. *L'Express* est un adulte prospère, et les biographes sont déjà allés au-delà de toute indiscretion en ce qui concernait la vie privée de Françoise. Il suffirait de remplacer Blaise par Jean-Jacques et de rétablir le récit originel de la crise...

Le déchiffrement de ses carnets permet de comprendre la genèse du texte : au départ, le brouillon d'une longue lettre à Jean-Jacques Servan-Schreiber à qui son médecin lui avait conseillé d'écrire ce qu'elle n'arrivait pas à lui dire, et qui, très vite, se transforme en un récit de sa vie entière... De tout ce qu'elle n'a jamais pu lui dire, — et qu'elle n'a sans doute jamais dit à personne —, Françoise choisit de faire un livre qu'elle commence, sous le titre *Histoire d'une femme libre*, au dos du même cahier.

Est-ce aussi bon que je le pense ? Meilleur, de toute façon, que ce qu'on a pu écrire sur elle. Et surtout, j'ai l'impression, à nouveau, enfin, d'entendre sa voix, à la recherche de la vérité, de sa vérité, au milieu d'une tourmente extrême. De retrouver Françoise... À force de copier, je n'ai plus les yeux en face des trous en rentrant à Paris raconter tout cela à Caroline Eliacheff, sa fille et aussi la seule personne en qui Françoise avait toute confiance.

En tant que dépositaire ayant-droit, elle a droit à toutes les photocopies du monde, et la compatissante Claire

Giraudeau accéléra pour nous le rythme solennel des archives. Livrées à Pont-l'Évêque, elles seront vite lues, en entier, par Caroline... Reconnaisant d'emblée l'ADN de Françoise à chaque phrase, elle est d'accord pour faire un montage de la meilleure version.

Manque un vrai regard extérieur, littéraire et professionnel : notre cher Jean-Marie Laclavetine, supercoquantieux écrivain et éditeur, ancré à Tours, loin du parisianisme, de ses ors et de ses pompes. Il n'a jamais lu un seul livre de Françoise Giroud ; il en sort ému et passionné : il a rencontré une femme... Grâce à lui, elle retrouvera Gallimard, la maison de ses débuts.

Voici donc la toute première autobiographie de Françoise Giroud. L'exercice ne lui est pas encore familier ; elle y reviendra, plus tard et autrement, l'âme harmonisée par son analyse. Toujours aussi incapable de confidences, elle en gardera aussi le pli de confier le plus intime d'elle-même à ses lecteurs plutôt qu'aux oreilles de ses proches...

Pour l'heure, elle n'a ni intérêt pour le passé, ni goût pour l'introspection, et ne croit même pas vraiment à la vertu thérapeutique de cet exercice qui lui a été recommandé par le « médecin de l'esprit subtil et bon » qui la soigne. Mais elle aime la bagarre avec les mots ; elle n'y est pas mauvaise, et c'est la seule qui lui reste, dans cet été du milieu de sa vie, pour partir à la recherche d'elle-même. Avec son grand courage.

Voici Françoise, telle que nous l'avons aimée, et telle que nous l'aimons.

ALIX DE SAINT-ANDRÉ

HISTOIRE D'UNE FEMME LIBRE

Le cataclysme de ces derniers jours a complètement bouleversé la physionomie du Chili. De nouvelles montagnes, trois volcans, des rivières ont fait leur apparition. Des lacs ont disparu. Des vallées ont été comblées tandis que d'autres se formaient. Des îles ont sombré dans la mer, d'autres ont émergé¹.

Dépêche A.F.P. du 27 mai 1960

1. Le 22 mai 1960 le tremblement de terre de Valdivia, au Chili, d'une magnitude de 9,5 sur l'échelle de Richter encore jamais atteinte, entraîna un tsunami jusqu'au Japon et causa 3 000 morts.

Je suis une femme libre. J'ai été, donc je sais être, une femme heureuse... Qu'y a-t-il de plus rare au monde ?

Cela est dit sans orgueil, mais avec gratitude à l'égard de ceux qui m'ont aidée à me construire ainsi. Car, pour la liberté, j'avais des aptitudes mais peu de dons pour le bonheur.

Ma liberté, j'en connais la limite. Je l'ai touchée le jour où j'ai voulu abrégé ma vie pour sortir d'un camp de concentration où je m'étais enfermée, et dont je ne trouvais pas l'issue. J'ai étrangement échoué, en dépit d'une bonne organisation. Choisir sa mort, l'heure et la forme de sa mort, c'est cependant l'expression la plus pure de la liberté. Elle m'a été interdite.

Le bonheur, je l'ai reçu ; je l'ai nourri ; je l'ai poncé, poli, aiguisé... Et puis j'ai dû le rendre. J'abusais. En recevrai-je un autre et de quelle nature ?

Liberté et bonheur sont des états violents qui exigent, pour les soutenir, une santé robuste. J'ai perdu la mienne. Désormais frileuse, fragile, atteinte dans mes forces vives, il se peut qu'en tous domaines, je

cherche havre. Je ne le ressentirais pas comme un échec. Être libre, c'est aussi accepter de perdre. Cela n'ôtera rien à ce qui fut, et à ce qui peut être pour d'autres que pour moi.

J'ai atteint l'été de ma vie¹. J'y suis provisoirement seule. Sur la terrasse de la maison que l'on m'a prêtée pour quelques semaines² et qui cerne la chambre où j'écris, un petit garçon blond, qui ne m'appartient pas, chantonne. Il fait bondir et rebondir un camion dont les roues grincent sur les dalles roses.

Ce bruit me harcèle, et il le sait. Entre nous se joue une épreuve de force. Il voudrait que je lui ouvre ma porte. Je voudrais qu'il me laisse travailler.

Quand je lève les yeux, je le vois, grave et doré, se découpant sur la mer.

C'est un vrai petit garçon. Il considère que les femmes sont faites pour satisfaire à ses vœux.

Je ne t'ouvrirai pas, Fabrice. Tu es beau, tu me plais, tu es doux et salé et chaud, avec un peu de sable dans tes oreilles, mais je ne t'ouvrirai pas. Je redoute les épreuves de force, je les fuis, mais lorsqu'on me les impose, je tiens le dernier quart d'heure.

C'est très fatigant, mais c'est tout ce que je sais faire.

Il y a des gens qui sont allés très longtemps à l'école,

1. Elle va avoir quarante-quatre ans.

2. « La Fossette », maison d'Hélène et Pierre Lazareff près du Lavandou, dans le Var.

[Une seule note, signalée, p. 160, est de Françoise Giroud. Toutes les autres sont d'Alix de Saint-André.]

Œuvres de Françoise Giroud (suite)

CHIENNE D'ANNÉE : 1995, JOURNAL D'UNE PARISIENNE (vol. 2),
1996.

GAIS-Z-ET-CONTENTS : 1996, JOURNAL D'UNE PARISIENNE
(vol. 3), 1997.

Aux Éditions Grasset

CE QUE JE CROIS, 1978 ; LGF/Le Livre de Poche, 1979.

MON TRÈS CHER AMOUR..., 1994 ; LGF, 1996.

DEUX ET DEUX FONT TROIS, 1998 ; LGF, 2000.

Aux Éditions Hachette Littératures

PROFESSION JOURNALISTE. CONVERSATIONS AVEC MARTINE
DE RABAUDY, 2001 ; LGF, 2003.

Aux Éditions Robert Laffont

ALMA MAHLER OU L'ART D'ÊTRE AIMÉE, 1988 ; Presses-Pocket, 1989.

JENNY MARX OU LA FEMME DU DIABLE, 1992 ; Ferryane, 1992 ; Pres-
ses-Pocket, 1993.

UNE POIGNÉE D'EAU, 1973.

Aux Éditions Orban

LES HOMMES ET LES FEMMES (avec Bernard-Henri Lévy), 1993 ; LGF,
1994.

Aux Éditions Maren Sell

ÉCOUTEZ-MOI : PARIS-BERLIN, ALLER-RETOUR, (avec Günter Grass),
1988 ; Presses-Pocket, 1990.

Aux Éditions du Regard

CHRISTIAN DIOR, 1987.

Aux Éditions Mazarine

LE BON PLAISIR, 1983 ; LGF/Le Livre de Poche, 1984.

Aux Éditions Stock

SI JE MENS, 1972 ; LGF/Le Livre de Poche, 1973.



Histoire d'une femme libre Françoise Giroud

Cette édition électronique du livre
Histoire d'une femme libre de Françoise Giroud
a été réalisée le 08 janvier 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070138401 - Numéro d'édition : 244401).

Code Sodis : N53141 - ISBN : 9782072473937

Numéro d'édition : 244403.